

De la place qui contient à la place qui convient

Les tableaux réalisés par Julien Gorgeart sont troublants de réalisme. De l'expression des visages à la finesse des pétales, des motifs du papier peint aux objets posés sur la table, chaque détail est représenté avec la même précision photographique. Tant et si bien que ses peintures peuvent apparaître comme les photogrammes d'un film, amputé des raccords et fondus enchaînés qui lieraient les plans ensemble. Cette impression de cinéma est aussi due à la composition des images : zoom sur la végétation aux formes inquiétantes dans l'obscurité, surexposition lumineuse, qui révèle certaines zones et en occulte d'autres, corps et objets en lévitation, tout juste saisis au moment opportun. Quant aux espaces intérieurs, on a l'impression qu'une caméra attire notre regard sur des détails qui communiquent étrangement avec les scènes qui se déroulent à leur lisière : une femme par exemple, sur la couverture d'un livre, semble apeurée par ce qui se joue sous ses yeux, hors-champ.

On est alors tenté·e de tisser un fil entre ces toiles, d'autant que des visages réapparaissent dans certains tableaux, des lieux aussi, et qu'à côté des scènes étranges peintes par l'artiste, une récente série de gouache semble composer un scénario ancré dans le réel, qui pourrait donner la trame suivante :

Ce serait l'histoire d'une famille qui passerait les vacances d'été chez la grand-mère paternelle. Le cadet serait fier d'aller tout seul faire les « commissions ». Le cadet ? À moins qu'il ne s'agisse de son frère, qui n'en serait pas un mais qui grandirait avec lui.

Le chemin à prendre pour aller se baigner passerait devant le château, arrière-plan idéal pour garder un souvenir des vacances, dirait la mère en sortant son appareil photo. Elle les trouverait si beaux, si belle : son époux, ses enfants et le garçon et la fille qu'elle élève avec eux.

L'histoire serait aussi celle d'une rupture, et des départs qu'elle engendrerait. La mère se promettrait d'avancer et d'affronter tout ce qu'il faudrait – à commencer par les larmes du petit dernier, qui ne se remettrait pas du départ de son frère, qui n'en était pas un, mais qui partageait sa chambre.

Et puis la mère rencontrerait quelqu'un avec qui partager sa nouvelle vie. Quelqu'un qui lui donnerait envie d'être élégante, d'acheter cette robe verte qui lui va si bien, quelqu'un qui comme elle, aimerait danser.

Danser, ce serait aussi un des plaisirs du cadet, qui aurait bien grandi depuis l'époque où sa mère aurait rencontré son beau-père. Non, son plaisir, à lui, ce serait surtout de passer de la musique pour que les autres dansent, d'observer cet état de lâcher-prise dans lequel le son plonge les corps. Tiens, peut-être qu'il pourrait essayer, un jour, de le saisir en peinture, cet état. Il aimerait organiser des soirées, inviter ses ami·es dans la maison qu'il vient d'acheter avec sa compagne.

Elle mixerait elle aussi, et elle danserait jusqu'à tard les soirs de fête. Mais depuis quelque temps, c'est le calme du jardin qu'elle semblerait rechercher. Elle aurait pris l'habitude d'y rester, un peu, quand la nuit tombe. Peut-être ce jardin constituerait-il pour elle un espace où respirer. Peut-être serait-elle déjà en train de partir.

Le cadet, qui ne serait plus un enfant depuis bien longtemps, devrait se relever d'une période où plus rien n'aurait eu de sens. D'une période où il aurait perdu le contrôle, sans s'en rendre compte. Alors il chercherait dans les photos de son enfance des clefs pour saisir comment il en serait arrivé là ; il essaierait de réactiver ses souvenirs pour s'en réapproprier l'histoire et se détacher des fantômes qui le hanteraient. Il entamerait une nouvelle série de tableaux, à partir

de ces photos. Les scènes, issues d'un quotidien familial, composeraient un scénario ancré dans le réel et rompraient avec les gros plans, décadrages, surexpositions lumineuses de ses autres toiles, au réalisme merveilleux. Elles rompraient avec ses autres toiles, mais entretiendraient aussi une certaine proximité avec elles : les personnes disparues des photos de l'enfance seraient peut-être celles qui laissent les chaises inoccupées dans ses peintures, la végétation, observée de près, serait peut-être la même que celle qui se détache au fond d'un tableau, tableau que l'on retrouverait, et ce n'est pas le seul, dans une autre toile. Face à ces jeux de correspondance, qui nous conduiraient dans des atmosphères très éloignées, on ne saurait plus trop ce qui relèverait de la fiction ou de la réalité, ce qui piocherait dans l'histoire vraie et ce qui aurait été inventé de toute pièce.

Ce qui serait certain, en revanche, c'est que la peinture constituerait pour l'artiste un outil privilégié pour raconter, pour se réapproprier le réel, qui lui aurait peut-être échappé, sans qu'il s'en rende compte, pour observer ce qu'il a été, et se transformer en se réappropriant ces images. Quitte à ce que le public « se fasse des films », en regardant ces tableaux qui évoquent étrangement des photogrammes et donnent envie de reconstituer le scénario, de tisser un fil entre les bouts de vie qui nous sont dévoilés, qu'ils aient existé ou non.

Clémence Canet